

Une prémonition

par Jean Désy

PENDANT QUE Kristof et Dina dormaient, dehors il neigeait, il ventait, il blizzardait. La bâtisse à six logements où se trouvait leur petit appartement bougeait sur ses vérins. Dans ce Nord de froids si puissants, à cause du pergélisol, il n'y a pas d'assise solide pour les édifices. Une forte bourrasque fit trembler le lit. Kristof s'éveilla le premier. Il faisait tout noir encore. Il était pourtant huit heures du matin. Dina s'éveilla à son tour ; Kristof ne l'avait même pas frôlée. Pendant la première partie de la nuit, ils avaient dormi enlacés, puis, peu à peu, ils s'étaient décollés. Aux petites heures du matin, Kristof avait enfilé son haut de pyjama. Il avait froid, son côté de lit touchant directement au mur, sous la fenêtre. Malgré trois épaisseurs vitrées, on sentait le vent.

— Ça va barder aujourd'hui ! dit Kristof. Assise au bord du lit, Dina se frotta les yeux en demandant :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il va y avoir de l'action ! répondit-il sans laisser d'équivoque. Dina réagit immédiatement :

— Non ! Tu vas m'arrêter ces folies-là tout de suite ! Tu sais que je n'aime pas tes intuitions ! Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Dis-moi qu'il ne se passera rien, que notre garde va être paisible. Change ton intuition, sinon je hurle !

— Eh bien, hurle ! s'esclaffa Kristof qui la trouvait très drôle tout à coup, sa Dina. Il est vrai qu'il avait lancé son « Ça va barder ! » sans vraiment réfléchir. Mais déjà, au cours des minutes précédant le réveil, il avait pressenti qu'une dure journée l'attendait. Cette impression née du sommeil s'était imposée à lui. La plupart du temps, ce type de prémonition ne lui mentait pas. D'avance, il sentait qu'une période de garde allait être plus sérieuse qu'une autre. Aiguillonné par l'attitude découragée de Dina qui tentait d'apercevoir quelque chose par la fenêtre, Kristof rajouta, mais en appuyant sur chaque syllabe :

— Je dirais même que ça va être la plus grosse journée de ma vie au Nord.

— Tu me fatigues ! s'écria Dina. Regarde dehors ! Mais re-

garde-moi ce temps ! Il ne va rien se passer. Pareil blizzard ! Il n'y aura pas un seul transfert possible, rien en provenance des autres villages, jusqu'à demain matin, neuf heures, jusqu'à ce que la garde se termine. Aucun avion ne vole dans pareille tempête ! Tu m'entends ? Ça va être le calme plat, le rien, la grande journée tranquille de l'année. Moi, j'ai besoin d'une journée de paix, tu comprends ? L'édifice bougea une autre fois, comme si un géant de la toundra avait jonglé avec sa structure, *inukjuak*¹ blagueur qui ricanait, la gorge pleine de neige.

— Je sens que ce blizzard-là ne va pas durer, dit Kristof. Cette fois, il inventait tout, cette affirmation ne relevant d'aucune prémonition hypnopompique. « Le vent va tomber au fond du détroit d'Hudson. Il va faire frette comme il ne l'a pas fait depuis deux mois ! Mais le soleil sera de la partie. Les avions voleront comme des mouettes, gracieusement, grâce à tout le bel air de glace qui soutient si bien leurs ailes. » Debout devant la porte de la chambre, Dina tendit vers lui un index accusateur :

— Kristof Romero ! Tu n'es pas drôle, mais pas drôle du tout !

— Tu te mets en colère parce que j'ai raison ! Je suis en contact avec l'avenir, je n'y peux rien. Tu as un devin qui couche avec toi, belle Dina Osomba, ajouta-t-il en courant vers la salle de bains pour y arriver le premier. Comme si elle avait voulu couper le contact, Dina baissa le ton :

— Ça m'est égal ! Je suis de garde en second.

— Premier ou deuxième de garde, ça ne change rien aux urgences quand elles nous tombent dessus ! fit Kristof qui ne maîtrisait plus son envie de faire le bouffon. Sous la douche, il se mit à chanter à tue-tête. Sans bruit, Dina glissa la main derrière le rideau tiré et ferma d'un coup sec le robinet d'eau chaude.

Vingt minutes plus tard, ils marchaient côte à côte dans l'une des dix rues de Puvirnituq, dans la noirceur blanche la plus totale. Leurs capuchons de parka étant relevés, Dina dut quasiment crier pour se faire entendre :

Le D^r Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

1. géant

— Ce blizzard-là va nous ensevelir pendant au moins quarante-huit heures ! Kristof ne répondit rien, se contentant d'avancer à petits pas afin de démolir les *zastrugis*² nouvellement formés. À tout moment, il devait retirer la neige qui s'infiltrait dans son cou malgré la fourrure de loup de son capuchon. S'ils n'avaient pas vécu dans le Nord depuis plus d'un an, s'ils n'avaient été que deux visiteurs dans ce village frileusement tassé contre la baie d'Hudson, jamais ils n'auraient pu se rendre à l'hôpital ou ailleurs. Ce matin-là, on ne voyait pas à deux mètres. À l'extérieur, aucun véhicule ; aucun promeneur non plus. À peu près tout le monde dormait, et profondément. Comme par réflexe, Dina toucha son oreille droite ; elle n'en sentait plus le pavillon. Elle demanda à Kristof de regarder :

— Tout blanc ! dit-il en retirant la main de sa mitaine pour revitaliser l'engelure, délicatement. Ce sacré farceur était malgré tout un amant plein de tendresse.

À l'hôpital : parfait silence. La cafétéria était vide ; les tables, bien rangées. Adami Iqaluq, souriant, se trouvait derrière la caisse enregistreuse. Il fit payer les deux cafés et le muffin aux bleuets qu'allaient partager Kristof et Dina. — Des bleuets du Nord, tu penses ? demanda-t-elle.

— Peut-être pas... , répondit Kristof. Mais j'ai entendu dire que Rebecca Ivila, à Umiujaq, faisait le commerce de *arpiq*³. En août, elle en ramasse de pleins seaux avec ses enfants, qu'elle vend à la coopérative. Les bleuets du Grand Nord sont un peu petits pour concurrencer ceux du lac Saint-Jean... Un cri suraigu leur parvint de l'aile des malades chroniques. La petite Akinésie venait de se réveiller. Depuis treize ans, jour après jour, elle criait ainsi, quand elle avait mal ou qu'elle voulait quelque chose, quand elle s'ennuyait ou se blessait. Le personnel avait fini par s'en accommoder. Plus personne ne paraissait entendre ses hurlements, sauf Kristof qui, chaque fois, se crispait.

— Tu ne t'y feras jamais ! se moqua Dina. Tu me fais penser à Mathieu. Tu te souviens de Mathieu Spence ? Il n'en pouvait plus. J'ai l'impression que ça n'a pas aidé à améliorer son état. Il était plutôt dépressif quand il est parti. Je ne pense pas qu'il revienne jamais travailler au Nord.

— Je ne sais pas, dit Kristof. Je l'aimais bien, moi, Mathieu. Tu saurais me dire comment on pourrait faire en sorte qu'Akinésie crie moins fort, et surtout moins souvent ? Le

cri se fit plus incisif, différent, de deux tons plus bas que d'habitude. Pressant le pas, ils se dirigèrent vers le poste des infirmières. Une *anniasiutiapit*⁴ retirait un gros morceau de caoutchouc mousse de la bouche d'Akinésie. Si on n'y faisait pas attention, celle-ci avalait en effet tout ce qui lui tombait sous la main.

— D'abord un voyant, ensuite une avaleuse de caoutchouc mousse. La journée commence bien ! s'exclama Dina en riant. Retenue au mur par un long cordon de tissu, Akinésie était couchée à plat ventre sur un matelas qu'elle était parvenue à déchirer à deux endroits avec ses dents.

— Il faudrait le faire recouvrir avec un plastique plus solide, fit Dina en s'adressant à Jacinthe Qumaq. Celle-ci acquiesça alors qu'elle détachait l'infirmière pour la ramener dans sa chambre.

— Franchement ! Me mettre dans la même famille qu'Akinésie ! dit Kristof, songeur.

— C'était une blague, répliqua Dina. Je m'excuse. Tu m'as énervée ce matin avec tes prémonitions. Mais, comme tu vois, Akinésie est la seule à être excitée par le blizzard... Aujourd'hui, ça va être le grand calme. Tu vas devoir t'incliner devant la réalité. Tes intuitions sont comme le reste, elles peuvent faire défaut ! Une belle tempête, seulement six patients alités, dont deux qui auraient pu partir ce matin si le temps l'avait permis. Je vais faire la tournée. Va te recoucher, je te rejoindrai ! dit Dina, tout à coup de fort belle humeur.

Akinésie laissa entendre un nouveau cri strident, pareil à celui d'une corneille, probablement insatisfaite de s'être fait déplacer, loin du corridor où, même attachée, elle voyait les gens passer.

— Je t'attends chez nous, dit Kristof qui s'empêcha de se boucher les oreilles. Dina se dirigea vers une chambre occupée par deux patientes admises en même temps, une semaine plus tôt, à cause d'une aggravation de leur maladie pulmonaire obstructive. Dina a peut-être raison, pensa Kristof. Ce blizzard-là ne va pas s'estomper... Un vif éclat de lumière lui fit jeter un coup d'œil par la fenêtre de la cafétéria. On voyait maintenant à cent pas, devant l'hôpital. Le vent tombait ! Kristof imagina la réaction de Dina : Oh non ! Tu dis n'importe quoi, et ça marche ! Jure-moi que tu avais fouillé dans les pages météo d'Internet hier soir ! Il sortit. Dans la rue, il croisa un Inuk en motoneige. Le chasseur attendait probablement depuis l'aube la fin du mauvais temps. Derrière l'engin motorisé, un lourd traî-

2. dune de neige

3. plaquebière

4. aide-infirmière

neau long de trois mètres était chargé à ras bord de matériel caché par une bâche de camouflage. L'Inuk envoya la main à Kristof qui l'avait salué.

Quand le téléphone sonna, Dina se trouvait au poste des infirmières en train de terminer une note dans un dossier. Saisissant le combiné, elle reconnut la voix de Pierre, le coordonnateur des urgences.

— Content de te rejoindre, Dina. Je viens de recevoir un appel de Val-d'Or. L'avion qui transporte les mineurs de Raglan aurait des ennuis techniques. Il est parti de l'Abitibi. Il va devoir se poser ici en catastrophe. Un problème avec le train d'atterrissage, apparemment. J'appelle l'infirmière de garde et le chauffeur. Tu veux rejoindre Kristof pour moi ? C'est lui qui est le premier de garde, je pense ? J'ai tenté de l'appeler à votre appartement, mais il n'y avait pas de réponse.

— Il doit être sur le chemin, dit Dina.

— Ça va ? demanda Pierre.

— Ça va ! répondit-elle, une boule dans la gorge.

Après avoir raccroché, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Kristof Romero ! Attends que je t'en fasse voir, moi, des intuitions ! » Plutôt que de téléphoner, elle se rendit à leur appartement à pied, comme pour laisser s'échapper une partie de la vapeur accumulée. Elle avait un peu mal à la nuque. Depuis trois jours, elle traînassait un mauvais mal de gorge.

À son arrivée, Kristof lisait, couché sur le divan.

— On nous annonce une urgence grave ! dit-elle, essoufflée.

— Du ciel ? fit Kristof en refermant son bouquin.

— Comment tu le sais ?

— J'ai dit ça sans penser. Tu me connais !

— Oui ! Je te connais. Pierre m'a parlé d'un avion rempli de mineurs qui va se poser en catastrophe. Faut y aller ! Kristof sauta dans ses bottes, prit son parka et descendit quatre à quatre les marches le menant au rez-de-chaussée.

— Faut y aller ! répéta-t-il presque par jeu, certain que son amante était parvenue à un point de tolérance zéro vis-à-vis de ses blagues et intuitions. Dehors, Tamusi Tooklook, le chauffeur du camion-ambulance, les attendait. Samantha Tong, l'infirmière de garde, de même que Pierre, avaient pris place sur la banquette avant.

Le chauffeur fila à toute vitesse vers l'aéroport. Personne ne prononça une seule parole durant le court trajet. Dina avait de la difficulté à trouver sa salive. Un véhicule de police était garé près de la piste, tous gyrophares en action. Une dizaine d'Inuits se tenaient autour de trois moto-

neiges. Dina et Kristof choisirent de patienter à l'intérieur de l'aérogare afin d'observer l'arrivée de l'aéronef. Par la grande vitrine donnant sur la piste, on apercevait la toundra, maintenant éblouie par une lumière drue qui obligeait à cligner des yeux. Un Inuk dans la cinquantaine entra. Kristof reconnut Pita Qumaluq, le maire du village. Dina, le nez collé à la vitre, semblait attendre un signe qui les sauverait de l'inéluctable. Dans le camion-ambulance, Samantha et Pierre s'assuraient qu'il ne manquait rien aux quatre gros sacs contenant le matériel d'urgence.

Un bruit de moteur fit que tout le monde leva les yeux au ciel.

— Foutu métier, tout de même ! songea Dina. Elle n'osait regarder derrière elle, de peur de voir Kristof sourire. Ce gars-là, au fond, aimait les « grosses » urgences et les catastrophes. « Ce gars-là, parfois, il m'énerve, il m'énerve tellement ! » pensa-t-elle en serrant les dents. L'avion apparut à la dernière minute, comme s'il tombait du ciel. Il frôla la toundra. Mais ses roues étaient bien sorties, et toutes les deux ! Sans encombres, il flotta, tout léger, puis roula sur la piste. Tout au bout, il vira et s'en revint vers les observateurs médusés. Fausse alerte !

Dina n'en croyait pas ses yeux. Simple problème technique ! Un voyant lumineux était resté allumé sur le tableau de bord de l'avion, sans autre raison qu'un faux contact. Il n'y avait aucun blessé, petit ou grand. Une erreur ! Tout le monde avait fait erreur, et surtout Kristof Romero, lui ! le rêveur aux fausses prémonitions. Elle se tourna vers son amour. Mi-figue, mi-raisin, il tenait ses paumes tournées vers le haut. Il s'avouait peut-être vaincu.

L'un après l'autre, les mineurs descendirent sur le tarmac. Certains ne portaient même pas leur parka. Le premier qui pénétra dans l'aérogare ne put s'empêcher de lâcher un grossier « Tabarnak ! » Il avait eu peur, très peur, comme la plupart des autres passagers d'ailleurs. Le personnel de bord les avait obligés à se tenir la tête entre les jambes, tout en leur répétant qu'il ne s'agissait pas d'une simulation. Les pilotes n'avaient pris aucune chance. Pita Qumaluq riait de voir la binette des mineurs, à la fois si heureux et si consternés. Un homme qui n'avait pas trente ans, qui marchait courbé, demanda où se trouvaient les toilettes. Diarrhée aiguë !

— Moi, je me loue un skidou ! s'exclama un autre. Hors de question que je m'en retourne chez nous en avion ! Un

gros homme avec une barbe grise prit Dina à bras le corps et la souleva dans les airs :

— Ma sauveuse ! dit-il, les yeux pleins d'eau. Un mineur s'apprêtait à embrasser Samantha Tong sur la bouche en jurant qu'il n'avait jamais vu une si belle femme de sa vie. Se détachant tant bien que mal de la prise de l'ours du barbu, Dina s'approcha de Kristof et lui chuchota à l'oreille :

— J'ai gagné ! La regardant dans les yeux, il répondit :

— Il est encore tôt.

Le village s'éveillait. L'avion de Raglan redécolla avec ses passagers, sauf deux mineurs qui s'étaient réfugiés à l'hôtel où ils comptaient réfléchir à leur avenir. Ils n'avaient pourtant guère le choix : aucune route ne relie Puvirnituk au reste du pays. Il faut cinq jours au bas mot, en moto-neige, pour rejoindre Chisasibi, là où la route sudiste aboutit au Moyen Nord. Ils devraient bien reprendre un avion un jour ou l'autre. Mais leur vie de chercheurs de nickel s'achevait définitivement à Puvirnituk.

Vers midi, Kristof reçut un appel d'urgence. Maryse, l'infirmière de garde à Salluit, lui signalait que deux adolescents avaient fait un pacte de suicide au cours de la nuit. Plus que perturbés par une imposante quantité de haschisch consommée depuis la veille, ils venaient de se loger tous les deux une balle dans l'épaule droite, directement sous la clavicule. Chacun tenait une carabine de calibre 22 ; chacun avait tiré au même moment. Ils se trouvaient maintenant dans la salle d'urgence du dispensaire, quasiment morts de rire. Leurs plaies ne saignaient pas vraiment. Simples petits trous de balle. Le plus jeune ne semblait souffrir d'aucune complication. L'autre, par contre, avait le bras inerte. À cause de la douleur ? À cause d'un problème neurologique ? Maryse ne pouvait le dire.

— Il se plaint d'avoir les doigts engourdis, ajouta-t-elle.

— Le plexus brachial a peut-être été touché, dit Kristof en réfléchissant tout haut.

— C'est O.K. si je te les envoie ? demanda Maryse. Le vol régulier part dans une heure.

— Évidemment que tu peux me les transférer, répondit Kristof. Ils ont été plus que chanceux de ne pas se faire exploser l'artère sous-clavière. Ils respirent bien ? Pas de pneumothorax ?

— Pas de pneumothorax ! confirma-t-elle. Pourtant, elle n'avait pas ausculté les poumons. Elle se dit qu'elle le ferait tout de suite après l'appel. Avec un pneumothorax, il me semble qu'on ne respire pas aussi facilement que le font

ces deux-là ! se dit-elle, pas très fière de ne pas avoir pensé d'emblée à cette complication possible.

Dina entendit Kristof qui discutait avec l'infirmière. Elle s'approcha. Un petit rictus se dessinait sur le visage de son amant.

— J'ai compris ! rugit Dina. Mais je te gage ma chemise qu'ils n'auront rien de grave. Je le sens. Ces deux patients-là vont être les derniers de notre journée ! Moi aussi, je suis capable d'avoir des intuitions. La fausse colère de Dina amusa Kristof. Pourtant, au fond, il restait préoccupé, à cause de cette si puissante impression de cataclysme imminent qui lui pendait au-dessus de la tête. Mais quoi ? De quel type ? Quel genre de cataclysme ? Les visions intuitives sont la plupart du temps tellement floues, tellement irrationnelles. Kristof ne faisait souvent que les « sentir ». Le réel confirmait la plupart du temps ses prémonitions, mais pas toujours dans le sens qu'il aurait souhaité. Pas toujours pour le mieux. Parfois, il se disait que grâce à certains exercices mentaux, en faisant encore plus attention à ses rêves, il pourrait « voir » plus juste. L'humour, encore une fois, lui permit de se débarrasser du malaise qui le gagnait.

— Madame gage donc sa chemise, dit-il en faisant mine de déboutonner le chemisier de Dina. Elle lui tira la langue et s'en alla.

— Plus tard... dit-elle.

Il fallut trois bonnes heures avant que l'avion de Salluit ne parvienne à se poser sur la piste de Puvirnituk. Le blizzard, le long du détroit d'Hudson, avait retardé le départ. Même qu'à un moment, les pilotes avaient pensé annuler le vol. Mais la présence des blessés, au dispensaire... Les pilotes d'*Air Inuit* en font souvent plus que ce qu'il leur est demandé. Héros de la brousse nordique. Ces gens-là veulent, même quand le temps est quasiment bouché. Une fenêtre dans la tempête, une courte éclaircie avait permis au *Twin* de décoller.

À l'hôpital, Dina et Kristof examinèrent chacun leur blessé. Celui qui avait peut-être une atteinte de son plexus brachial bougeait maintenant normalement le bras. Les engourdissements à ses doigts avaient disparu. Les radiographies permirent d'exclure une atteinte pulmonaire ; miraculeusement, ces ados ne souffraient que de plaies somme toute mineures. Plusieurs éclats de métal s'étaient logés dans l'une des omoplates du plus jeune, tandis que chez l'autre, il n'y avait même aucune évidence de corps étranger. La balle était entrée au tiers moyen, juste sous la

clavicule, puis était sortie par le dessus de l'épaule, traumatisant à peine quelques muscles, quelques fibres tendineuses, pas même un bout d'os, pas même une portion de plèvre, pas même un morceau de nerf.

Les ados rigolaient, pas vraiment suicidaires, comme si, depuis le début, ils n'avaient fait que s'amuser. Ils avaient joué avec le feu. Maintenant, ils voulaient aller fumer dans le garage de l'hôpital. Ce soir même, ils comptaient visiter des amis à Puvirnituk. Dina ne les trouvait pas drôles. Elle aurait voulu leur faire la morale, leur piquer une bonne colère. Mais est-ce qu'ils auraient même écouté ? Elle restait tout à fait préoccupée par le sort de bien des jeunes du Nunavik, trop souvent laissés à eux-mêmes, sans rien d'autre à faire que de se saouler la gueule ou de s'évaporer le cerveau. Un jour, il faudrait bien qu'ils se prennent en main... Kristof, lui, avait de l'espoir. Bientôt, tout changerait pour le mieux dans ce Nord de pure gravité. Quand ? Comment ? Il n'en savait rien. Mais il avait pleinement confiance en l'avenir du Nunavik, malgré les drogues qui y pénétraient, malgré l'état de désespoir marqué de tant d'Inuits. Les gars en particulier, entre treize et vingt-cinq ans, souffraient beaucoup, mal, tout de travers, souvent avec une violence extrême. Les femmes, elles, faisaient des enfants, et une tralée. Là résidait l'espoir du Grand Nord.

Les ados ne trouvèrent pas très sympathique l'ordre de Dina de ne sortir sous aucun prétexte. Ils se disaient que lorsque tout serait tranquilisé, ils prendraient la poudre d'escampette. Ensuite, ils reviendraient dormir à l'hôpital, à la chaleur.

Il ne se passa pas grand-chose à Puvirnituk pendant le reste de l'après-midi. Samantha Tong demanda à Kristof un conseil au sujet du traitement d'une patiente qui consultait à cause d'une récurrence d'infection urinaire. Dina était allée lire à l'appartement. Pour souper, elle revint trouver Kristof à la cafétéria de l'hôpital. On y servait de l'omble arctique frais. Durant tout le temps du repas, son amant resta bizarrement silencieux. Au moment du dessert, Samantha vint les rejoindre :

— Kristof, tu as un appel. Il a abouti dans mon bureau. C'est urgent. Du Sud. Un certain docteur Breton. Il dit que tu aurais déjà travaillé avec lui. Un ami à toi...

Kristof frémit. À grands pas, il se dirigea vers la salle d'urgence.

— Kristof ? Je voulais te prévenir... c'est... ton père ! Il est arrivé à l'urgence il y a deux heures environ. Douleur

d'infarctus. Il va mieux. Je l'envoie à l'Hôpital Laval. Il a fait un arrêt cardiaque pendant que je l'examinais. On a pu le réanimer. Juste à temps... Ça va mieux maintenant. Il est encore intubé, mais conscient. Kristof ? Tu es là ?

— Oui, oui ! Merci. Je vais prendre le premier avion. Demain... Tu penses qu'il va survivre ?

— Je ne sais pas. Une fibrillation ventriculaire, ça n'a rien de banal. Ton père n'avait jamais été malade auparavant ?

— Non, jamais !

— Ça va aller, Kristof ?

— Oui. Merci pour ce que tu as fait. Dis à papa que je l'aime.

« Papa », dit Kristof, tout bas, en raccrochant. Il regarda par la fenêtre. Malgré la pénombre, on voyait qu'il avait recommencé à neiger. Le blizzard, dans le Grand Nord, n'est jamais loin.

Des cris. Akinésie qui bouffait des morceaux de matelas. Deux rigolos avec des trous de balle autour des sous-clavières. La belle Dina qui n'en pouvait plus des farces, at-trapes et prémonitions idiotes de son Kristof. Le Nord. Des tempêtes à tout moment, toutes sortes de tempêtes. Les bourrasques humaines toujours mille fois pires que celles de la toundra ou de la mer. Le boulot. Les gardes, les nuits blanches, et puis la beauté d'un pays gigantesque, le soir, le matin, le jour, toutes les saisons. Les aurores boréales qui dansent et giguent dès qu'on les siffle. Mais les bébés qui cessent de respirer, trop petits, trop souffrants. Grand Nord implacable. Grand Nord de mauvais sort tout au bout de la terre, si loin du Sud plus « civilisé », plus organisé, mais tellement plus monotone. Sud de souvenirs à quatre mille kilomètres.

Tout à coup, sans crier gare, un père meurt ! Puis il est réanimé par un ami, ailleurs, dans une autre salle d'urgence, celle d'un hôpital de campagne à peine plus équipé que celui de Puvirnituk, grâce à la médecine moderne. Mais qu'est-ce qu'elle peut vraiment pour les humains, la médecine moderne ? Qu'est-ce qu'elle change vraiment au monde de maintenant ? Au Nord, il y a les Inuits, si beaux, si tendres, si forts, si primitivement puissants, si proches des forces de la toundra et de la mer, si violents, si souffrants. Au Sud, il y a papa qui va peut-être mourir à nouveau dans vingt minutes. Papa... Il faut aller lui donner la main. D'urgence. Demain... Si un avion arrive à décoller. Après-demain, il pourrait être trop tard. Il est souvent trop tard pour dire : « Hé, papa. Je t'aime. » ❧